

DE LA FÉODALITÉ
À LA CACOCRATIE
TOME 2

André Maisseu

De la féodalité à la cacocratie

*Tome 2 – Le paradigme
classique : « À la recherche
des Nouveaux Mondes »*

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact:
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

DU MÊME AUTEUR

à paraître :

« *De la féodalité à la cacocratie. Tome 3 – Le Paradigme Victorien*
À la recherche du profit », Éditions Persée

en français :

« *De la féodalité à la cacocratie. Tome 1 – Le Paradigme Médiéval*
À la recherche du Saint Graal », 2016, Éditions Persée

« *Antidéclin, ou les mutations technologiques maîtrisées* »
Entreprise Moderne d'Édition, Paris, 1988, 334 p (en collaboration
avec Robert Le Duff)

« *Management technologique* » Sirey, Paris, 1991, 243 p (en colla-
boration avec Robert Le Duff)

« *Economie et gestion des systèmes techniques* », in Encyclopédie
de la Gestion et du Management, Dalloz, Paris, 1999, 1644 p (en colla-
boration avec Jean-Jacques Chanaron)

en anglais :

« *European Energy Policy: Prospects and Challenges* »
Inderscience, Oxford, I.J. Global Energy Issues vol8, Nos 1-3, 1995,
299 p (collectif)

« *Basic Economic Concepts of Cleaner Production* », in Clean
Production, Editor K.B.Misra, Springer, Berlin, 1996, pp 437-456

« *The Effects of Low and Very Low Doses of Ionizing Radiation on
Human Health* », Elsevier, Amsterdam, 2000, 539 p (collectif)

“*Fuzzy Logic for Modeling the Management of Technology*”, in *Fuzzy Logic, a Spectrum of Theoretical and Practical Issues*, Editors Paul P. Wang, Da Ruan, Etienne E. Kerre, Springer, Berlin, 2007, pp 431-456 (en collaboration avec Benoît Maïsseu)

en russe :

« *Последний полёт* » издательство оренбургская книга, 2014, 238 p

sur internet :

“*Les nouvelles fables du pays Francien*”

www.fabliaux.eu

1. INTRODUCTION

A lors que la guerre de Cent Ans a pris fin, que l'épidémie de peste s'éloigne, que la reconquête de l'Espagne est achevée, tandis que l'Italie et l'Allemagne restent morcelées en d'innombrables cités-États ou principautés, et que le pouvoir des deux superstructures qui se voulaient héritières de la Rome antique, du Saint Empire Romain germanique et de la Papauté, est progressivement grignoté, quatre États centralisés émergent en Europe : le Portugal, la France, l'Espagne et le Royaume-Uni.

Les grandes familles aristocratiques régnautes transforment leurs querelles de famille en guerres aux effets dévastateurs sur des populations qui ne sont concernées en rien par cette prédisposition à la prépotence. Les pouvoirs centraux se renforcent afin d'assurer les rentrées fiscales nécessaires à l'entretien d'armées désormais de métier qui se substituent à l'ost féodal. Dans cette transformation vers un État où la puissance publique aura toutes les possibilités dites légales pour déposer les individus de leurs biens par le biais de la « solidarité fiscale », dans cette marche vers la construction d'États dits modernes, « organisés et efficaces », la France, le Portugal et la Castille sont pionnières suivies par l'Aragon, le Royaume-Uni, et les États bourguignons. Ces États seront d'ailleurs les principaux acteurs des guerres civiles européennes qui vont les opposer sur toute la durée du paradigme, et même au-delà.

La chute de Constantinople, le reflux de la chrétienté au Proche-Orient et le désastre culturel qui s'en suit, sont concomitants des premières expéditions maritimes menant à l'ouverture de l'Afrique subsa-

harienne et du sous-continent indien puis de la Chine, à la découverte des Amériques, puis de la partie du planisphère baignée par les 40e et 50e rugissants.

Alors que le trésor culturel grec est maintenant disponible dans son intégralité, l'invention de l'imprimerie va permettre sa diffusion large et rapide aux quatre coins de l'Europe. Le renouveau démographique et le redémarrage des échanges intraeuropéens induisent les conditions économiques sine qua non d'une renaissance culturelle générale.

Un flot d'ouvrages, dont pour certains seuls les titres étaient connus, irrigue toute l'intelligentsia européenne. Ils sont apportés par les rescapés de la tragédie de Constantinople et du génocide chrétien en Asie Mineure. La magie de l'imprimerie permet leur diffusion large et rapide. L'accès à cet énorme corpus de savoirs est désormais direct. L'homme de la Renaissance va pouvoir recréer une nouvelle humanité, être le porte-glaive d'une civilisation à construire, s'insurgeant contre les anciennes règles, pour s'envoler sur les routes du monde et sur les voies de l'esprit. L'homme nouveau va pouvoir arracher au monde médiéval la reconnaissance de sa liberté. Maître d'arts nouveaux, le nouvel Européen est certain de son rôle civilisateur. Aucun domaine ne peut échapper à son insatiable curiosité, à son allant, à sa soif d'aventure. Le modèle n'est plus Épiméthée, forgeant son âme dans la contemplation pour accepter son sort. C'est son frère, Prométhée dont l'action va bouleverser le monde, qui désormais est le modèle.

Il n'y a pas de limites à ce feu dévastateur derrière lequel un monde nouveau s'élabore. La sphère géographique est remodelée; la sphère sociale est bouleversée; la sphère intellectuelle est redessinée. Des aventuriers surgissent dans tous les champs de l'activité humaine pour tout repeindre. Ce temps est celui de l'audace, où tout est possible, où tout est permis et où presque tout réussit au-delà de toute espérance. Il ne s'agit plus d'espérer, mais d'entreprendre. Ces nouveaux chevaliers ne recherchent plus le Graal sur les rives de la Terre sainte dont les Turcs ont interdit l'accès aux juifs et aux chrétiens. Ils se font capitaines de marine, d'industrie, d'arts et de littérature, de philosophie et de religion, perpétuellement à l'affût d'un trésor fait de pépites d'or,

mais surtout de nouveaux sons, de nouvelles géométries, de nouvelles terres, de nouveaux peuples à convertir. Ce sont des philosophes-aventuriers ou des conquistadors-idéologues, des mercenaires corrompus ou des saints incorruptibles. Tout peut être soumis à conquête, depuis l'empire des Incas avec Pizarro, les nombres premiers avec Fermat ou les jupons avec Casanova. Ils calquent leurs vies sur des légendes pour que leurs vies soient des légendes. La littérature devient vie. Le moindre événement, le vol d'un ruban pour Rousseau, peut faire endosser à un homme bien banal jusque-là l'habit de l'aventurier porteur de rêves ; jusqu'au jour où le crépuscule ternira les lendemains de l'aventure, avec Voltaire l'un des seigneurs les mieux « rentés de France ». Voltaire, dont la plume acerbe prêtera son venin au dicton : « *Faites ce que j'écris, ne faites pas ce que je fais* » et qui pervertira l'humanisme souriant que Pétrarque avait trouvé sur les rives de la Sorgue, à mille lieues d'Avignon la papale, devenue une nouvelle Babylone.

Le retour d'une croissance synonyme d'une renaissance sociétale est cependant très contrasté. Elle va dépendre d'une alchimie complexe entremêlant de multiples ingrédients, dont la synthèse réussie va déclencher un feu d'artifice cognitif, en un lieu très précis, Florence, puis recouvrir toute l'Europe de façon inégale et multiple, chaque sensibilité désormais nationale, apportant sa contribution à un édifice qui va transfigurer l'humanité.

L'Europe est métamorphosée par une révolution culturelle qui va bouleverser tous les aspects de la société. La Renaissance qui trouve son origine à Florence va impacter les arts, les lettres, les sciences, les mœurs, et modifier en profondeur la conception que les Européens ont de la vie.

L'Europe, à la suite de l'Italie, va bâtir un nouveau monde pour mettre les faits en accord avec la philosophie de Platon, en s'inscrivant dans l'ordre logique décrit par Euclide, dont l'œuvre de géomètre va paraître comme étant l'unique voie qui conduit à la connaissance de toutes choses, sensibles ou métaphysiques. Rapprocher Platon d'Aris-

tote, plutôt que de faire le chemin inverse¹, ce renversement de l'approche cognitive va faire émerger une nouvelle mentalité fondée sur les faits expérimentaux et la mathématisation de l'univers physique, un changement intellectuel élaboré dans le cadre d'une tradition philosophique résolument objective, plutôt que surgie sous l'effet d'une soudaine révélation d'ordre métaphysique.

La conception de l'univers que ce début de paradigme voit naître, et que Jacopo Mazzoni (1548-1598) présente dans son ouvrage « *De comparatione* », reprend les nombreuses recherches conduites au XVI^e siècle par des scientifiques, des philosophes, des artistes, des maîtres de rhétorique, etc. voulant organiser une discipline unique en prenant appui sur un seul critère de vérité et réconcilier le pôle physique et le pôle eidétique de la connaissance, ses pôles aristotélicien et platonicien.

Trois points paraissent fondamentaux pour le développement de cette démarche dont naîtra le monde moderne : la reconnaissance de la mathématique comme science universelle ; la superposition du mode de pensée discursif au mode de pensée intuitif, et la légitimité de la démonstration comme mode d'acquisition des connaissances.

Pour Mazzoni, la forme qui perdure par rapport au flux sempiternel de la matière, devrait permettre d'élargir la démonstration mathématique à l'étude des corps physiques. Ce qu'Aristote aurait eu le tort de considérer comme étant incompatible avec l'ordre de la nature, c'est-à-dire les mathématiques, était en réalité le « Savoir », susceptible de paramétrer la science physique. La réalité physique ne devait plus être soumise à la gnoséologie d'Aristote. La science, empreinte de platonisme, devenait certaine et universelle. Il fallait mettre les faits

1 – Jacopo Mazzoni, « *In universam Platonis et Aristotelis philosophiam praeludia, sive de comparatione Platonis et Aristotelis* » (Venetiis, 1597). Sur le « *De comparatione* », cf. Frederick Purnell, « Jacopo Mazzoni and his comparison of Plato and Aristotle », Ph. D. thesis, Columbia University, 1971

Angelo Crescini, *Il Problema metodologico alle origini della scienza moderna* (Roma : Ed. dell'Ateneo, 1972), 365-373 ;

William A., Wallace, « *Galileo and his sources: The heritage of the Collegio romano in Galileo's science* » Princeton : Princeton Univ. Press, 1984, pp225-230

en accord avec la philosophie de Platon, ce que laissait entrevoir la géométrie d'Euclide, ce dernier étant censé ouvrir les portes, non seulement des mathématiques, mais également du savoir universel.

La phénoménologie platonicienne, faisant des nombres des êtres intermédiaires entre les idées et les choses, permet d'étendre le procédé déductif-démonstratif euclidien à l'ordre physique et de faire des mathématiques non seulement une connaissance certaine et démonstrative, mais aussi un instrument capable de rapporter et de juger de toute chose.

Un syllogisme permet de résumer cette vision : seule la substance est passible de connaissance scientifique ; or la substance se réduit à la quantité ; donc, l'unique science démonstrative ne peut être que la science de la quantité, c'est-à-dire les mathématiques... Conclusion qui n'est ni évidente ni dépourvue de difficultés, puisque pouvant être démentie par les faits. Comment la mathématique conçue par la raison pourrait-elle statuer de la métaphysique ? Cette difficulté sera résolue dès lors qu'il sera observé que ce n'est pas aux êtres mathématiques de mettre les faits en accord, mais à la raison qui a produit ces êtres mathématiques. C'était donc à la mathématique de rapprocher les idées et les phénomènes factuels.

La science divine apparaît alors moins certaine que les mathématiques, une forme d'hérésie dont Galilée ne se formalisera pas en suggérant à demi-mot l'existence d'une structure mathématique dont l'arithmétique et la géométrie seraient les clefs, pour expliquer le monde physique. Ce n'est pas le nombre de Platon, mais le procédé euclidien préposé à la connaissance mathématique qui devient le médiateur effectif d'un univers fait de savoirs et de sciences, un « autre ordre du monde », issu ni de Dieu ni de la Nature. Le choix des mathématiques en tant que langage universel du savoir est la conséquence immédiate de la position centrale de la faculté cognitive garantissant l'appréhension du monde des idées de Platon, réconcilié avec le monde physique d'Aristote.

La raison et le mouvement sont les principes de l'ordre de ce « nouveau monde », engendré par la raison. Produit par l'esprit humain à travers l'activité bipolaire de l'entendement et de l'imagination, ce troisième monde est l'origine et le siège des formes mathématiques, un monde que Proclus (412-485) a rapporté à l'activité discursive par opposition à un monde purement intuitif, constituant un univers où se mêlent les sciences et les arts, rapprochant la perfection du mouvement et la raison de la matière. Il ne se contente plus de connaître les essences des choses, mais également leurs attributs. Il n'admet pas de différence entre la vérité et la raison, entre le sens et le consensus, faisant coïncider l'essence des choses avec ce que la raison peut en comprendre. La seule autorité qui puisse être est celle de la raison.

Ce nouveau monde, que les penseurs italiens de la Renaissance offrent à la culture européenne, embrasse toutes les connaissances humaines. Il procède de la synergie duale existant entre la connaissance dianoétique unifiante et ascendante et la connaissance discriminante et descendante, pour engendrer un processus cognitif à la fois déductif et analytique.

L'adoption de cette nouvelle cognitivité va se traduire par des succès immédiats sur tout le front des savoirs. Pour les mathématiciens, les techniciens, les architectes, les hommes politiques, les juristes, les artistes, les artisans ou les alchimistes, le processus de la raison se développe selon une démarche ordonnée, sérielle, progressive qui va du simple au composé, qui va des prémisses aux conclusions, du prius au posterius, de l'intus à l'extra.

Une première brèche avait été ouverte par Marsile Ficin (1433-1499) qui à l'inverse de saint Thomas d'Aquin, refuse la lecture d'Aristote à la lumière du Christ. Les vérités révélées énoncées par saint Thomas, les grands principes rationnels, Dieu, la loi éternelle, la destinée spirituelle de l'homme n'exercent plus aucun contrôle sur les sciences sociales et politiques, qui procèdent ainsi de la pensée scientifique rationnelle. La morale s'efface devant la politique, thèse qui sera reprise et développée par Machiavel. Les volontés individuelles prennent le pas sur les institutions d'origine divine. La loi est réduite

à une séquence de préceptes procédant de la volonté humaine assortie de mesures coercitives pour en assurer l'application. Ce n'est plus Dieu qui est la source du pouvoir, mais l'universalité des citoyens. Le peuple est le seul détenteur de la souveraineté, qu'il a seul la capacité de déléguer. Il est le seul législateur. Interprétant à sa manière la parole de saint Paul « *Il n'est de pouvoir qui ne vienne de Dieu* », l'Église ne peut pas être investie de quelque autorité que ce soit : tout pouvoir procédant de l'homme, l'autorité est l'apanage de l'État, supposé fédérer la multitude des intérêts individuels. L'Église, même spirituelle, n'est qu'un aspect de la société civile.

Les successeurs de Ficin vont encore plus loin. L'hypothèse que la finalité du pouvoir se trouve dans l'intérêt général et le bien commun s'estompe. La souveraineté populaire se range au service de la souveraineté nationale incarnée par le prince². Le vent de la fronde soulevée par Ficin gronde. Il fait écho à Marsile de Padoue (1275-1342), à Guillaume d'Occam (1285-1347), Pierre Dubois (c. 1255-ap. 1321), Jean Gerson (1363-1429) Nicolas de Clamanges (1363-1437), Jean de Montreuil (1354-1418), Gontier Col (1350/55-1418) et son frère Pierre, etc. Des prises de position étonnamment « modernes » se succèdent, dont celle de Antonin de Florence (1389-1459).

Pour ce dernier, l'homme n'est pas un instrument au service de la production. Le contrat de travail doit tenir compte des aptitudes du salarié. La monnaie est par elle-même improductive. Le prêteur a droit à un intérêt. La richesse doit servir à tous, etc. La route est tracée pour conduire à un absolutisme humain, ayant pour conséquence la remise en question de la suprématie du pouvoir spirituel et par conséquent, de l'autorité du pape et de l'Église.

Le monde a désormais l'homme à son centre, un être de chair doué de raison, capable de se tourner à la fois vers les Cieux de Platon et la Terre d'Aristote. L'esprit de la chrétienté médiévale n'était cependant pas mort. Ébranlé par les spéculations de tous ces philosophes, il demeurait bien vivant dans l'âme du peuple, enchâssé dans une teinte

2 – John Wyclif (1320-1384) « *De divino dominio* » (1375) et « *De civili dominio* » (1376)

de délicatesse et de poésie émanant de la lecture des œuvres d'art qui apparaissaient dans la nouvelle Europe de la Renaissance.

Faudra-t-il alors, conjoindre les pôles opposés de l'univers, ou bien distendre jusqu'à la rupture la distance séparant le monde archétypal des formes pures du monde physique, réclamant alors pour l'humanité, son autonomie, pour pouvoir rejeter le chaos de la nature et du cosmos divin ?

Ce sera tout l'enjeu des paradigmes qui succéderont au paradigme classique.

Le paradigme qui naît au lendemain de la pandémie de peste s'accompagne d'un immense appétit de vivre, d'un désir de jouissance, d'une insatiable curiosité universelle et de la recherche des moyens de les satisfaire. Il voit surgir des héros semblables à ceux qui peuplèrent la mythologie grecque, des héros terriblement humains, faits de grandeur et de lâcheté, parfois généreux à l'extrême, parfois cupides, des êtres humains poussant à l'extrême les qualités dont la nature les a dotés.

Les choix que Gutenberg a faits à Mayence, que Caxton a faits à Londres, Koburger à Nuremberg, Manuzio à Venise, et plus tard les Estienne à Paris, Plantin à Anvers, les Elzévir à Leyde, ont façonné pour plusieurs siècles la culture européenne. On parle souvent du rôle des Bibles imprimées dans le mouvement des esprits de la Renaissance et de la Réforme. Mais il n'y a pas que des Bibles parmi ces livres. On y trouve les grandes œuvres littéraires du Moyen Âge sauvées de l'anonymat et rendues à la vie. On y trouve des romans de chevalerie, des ouvrages d'héraldique ou de comptabilité, des manuels d'échecs et toutes sortes de lectures utiles ou futiles. On y trouve la quintessence puis progressivement la totalité des ouvrages latins et grecs, débarrassés des erreurs de transcription qui en obscurcissaient le sens. La dimension nouvelle que l'imprimerie apporte au livre lui ouvre de nouveaux marchés, de nouveaux publics, avec de nouveaux contenus. Le livre réconcilie l'Europe avec elle-même et fait s'estomper les séquelles des chamailleries qui provoquèrent sa division et la perte de toute sa partie

orientale. Le livre occupe désormais une place centrale dans la société occidentale christo-aristotélicienne.

Avec l'invention de l'imprimerie, les hommes passent du monde magique de l'oralité, un monde non homogène et non mathématisable fondé sur l'usage de l'oreille à un autre monde, celui de l'écrit, un monde analytique³, celui de l'alphabet, dissociant l'élément du tout. L'homme devient un individu, un être en lui-même, capable d'associer le corpus naturel fondé sur une connaissance analogique perçue directement pas les sens à celui de la virtualité fondée sur la puissance des écrits, mais dont la compréhension n'est pas immédiate puisqu'elle demande le passage par des rites initiateurs : l'apprentissage de la lecture et de l'écriture⁴. À la fin du XV^e siècle, les occidentaux passent par le prodige de l'imprimerie, d'une civilisation médiévale qui, pour l'écrasante majorité, était principalement orale, à une civilisation de l'écrit.

La transmission orale effaçait les savoirs antérieurs ; les savoirs sont désormais transmis selon une forme qui ne permet plus leur altération. Il n'y aura plus substitution d'un savoir nouveau au savoir ancien, il y a addition de nouveaux savoirs aux savoirs antérieurs. Il y a synergie. En acquérant une capacité synergique, le savoir se dote d'une dimension néguentropique. Le développement de l'humanité ne fait pas que s'accélérer. Il passe à une vitesse supérieure. Pour utiliser un terme de cyclisme, il « change de braquet » !

Cette mutation est d'autant plus puissante qu'elle va modifier les comportements, les mentalités. Elle est de nature anthropologique afin d'opérer la nécessaire symbiose entre les aptitudes physiologiques et les nouvelles technologies de transmission de l'information. L'entendement des Européens occidentaux est métamorphosé afin de permettre aux fondamentaux de l'homéostasie occidentale de tenir compte de ce nouveau cadre de société. Les mentalités vont évoluer pour s'ajuster selon des mécanismes d'interactions complexes avec la

3 – lorsque fondé sur l'usage d'un alphabet

4 – Comme le bon sens populaire le dit si bien : « *parle comme un croquant, écrit comme un savant* »